

JEAN-MICHEL WITTMANN

GIDE AVEC TOCQUEVILLE,
GIDE D'APRÈS TOCQUEVILLE

La pensée de Tocqueville occupe apparemment une place marginale, sinon négligeable, dans l'œuvre d'André Gide. Du moins est-il rarement cité ou évoqué par ce dernier, même si les références à Tocqueville, dans *Les Faux-monnayeurs* et dans le *Journal*, témoignent de l'intérêt que lui porte Gide, tout en laissant deviner les raisons de cet intérêt. En avril 1936, il reproduit notamment une phrase de *La Démocratie en Amérique*, sans autre commentaire: «J'ai cherché plus d'une fois, dans le cours de cet ouvrage, à faire comprendre l'influence prodigieuse que me paraissait exercer l'état social sur les lois et les mœurs des hommes»¹. Or une telle phrase pourrait figurer en épigraphe d'une anthologie des principaux textes gidiens, études critiques ou œuvres romanesques, qui engagent une réflexion d'ordre social. Gide la cite au moment de son engagement communiste, alors qu'il est attentif depuis plusieurs années à la naissance d'un «état sans religion, d'une société sans famille», religion et famille représentant pour lui «les deux pires ennemis du progrès»²; si la question de la famille constitue un thème crucial et sensible, depuis la fameuse formule des *Nourritures terrestres* de 1897, c'est parce qu'elle renvoie à celle de l'individu, enfermé dans le cadre d'une famille présentée par Édouard, dans *Les Faux-monnayeurs*, comme une «cellule sociale», citation – ironiquement détournée – de Bourget à l'appui. C'est donc en moraliste attentif à l'évolution des mœurs que Gide lit Tocqueville, mais aussi en écrivain conforté dans sa vocation littéraire, dès ses débuts, par le sentiment de sa différence et, plus tard, à l'époque de *Corydon*, de *Si le grain ne meurt*

¹ *Journal*, t. II: 1926-1950 (désormais abrégé: J2), Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1997, p. 518. Le *Journal* contient deux autres références à Tocqueville: une citation des *Souvenirs*, en réponse aux critiques formulées par Jean Guéhenno, en août 1935 (J2, p. 498) et, en juillet 1943, un mot sur l'intérêt qu'il a pris à «lire un excellent article de Fernandez sur Tocqueville» (J2, p. 966).

² J2, 25 mai 1931, p. 274.

et des *Faux-monnayeurs*, engagé dans un combat visant à donner aux homosexuels une place dans la société.

La manière dont la référence à Tocqueville s'inscrit dans *Les Faux-monnayeurs*, au cœur d'un roman qui, souterrainement, reprend toutes les données de la pensée morale et sociale de Gide, mais au détour d'un échange à bâtons rompus entre deux personnages, suggère pour sa part la manière dont le lecteur de Gide – et pas seulement celui des *Faux-monnayeurs* – peut prendre en compte les idées de Tocqueville. Pour une (petite) part, il est permis de considérer Gide comme un héritier de Tocqueville ou, du moins, comme un écrivain intégrant les réflexions de ce dernier à sa propre réflexion sur le rapport entre l'état social et les mœurs. En faisant référence à Tocqueville, l'écrivain renvoie pourtant moins à un modèle qu'il ne fournit à son lecteur un instrument propre à éclairer ses propres idées par le prisme indirect d'une œuvre extérieure. En d'autres termes, le caractère opératoire de cette référence n'est sans doute pas tant à chercher du côté de la production du texte (le rôle joué par Tocqueville dans l'écriture des *Faux-monnayeurs* et, plus généralement, dans l'élaboration d'un discours social qui s'exprime dans l'œuvre romanesque tout en la débordant) que du côté de sa réception, de l'interprétation qu'en peut faire le lecteur. Cette référence trouve sa place, de manière significative, dans une conversation qui semble tourner court, mais qui, en réalité, «pourrait être continuée», comme le roman écrit par Édouard³. Elle ouvre sur un devenir du texte, conformément à la politique de la littérature définie dans le *Journal des Faux-monnayeurs*, où Gide érige en principes fondamentaux le refus de conclure et la volonté de laisser le lecteur penser par lui-même.

Que Tocqueville doive être considéré comme une sorte de caisse de résonance insérée dans le texte gidien, ou comme un instrument critique dont le lecteur est invité à s'emparer pour mieux comprendre la réflexion sociale engagée par Gide, dans son roman mais aussi en deçà et au-delà de cette fiction, c'est bien ce que suggère la manière dont l'écrivain a choisi d'inscrire dans *Les Faux-monnayeurs* la référence à Tocqueville. L'allusion à Tocqueville y est énoncée de telle façon que le lecteur se voit conduit à la rapprocher d'une référence, tout aussi allusive, à Maurras et à sa pensée. Au chapitre III de la Première partie, Olivier répond à une remarque de Bernard –

³ Au chapitre XIII de la troisième partie, Édouard note dans son journal: «“Pourrait être continué...” c'est sur ces mots que je voudrais terminer mes *Faux-monnayeurs*»: voir *Les Faux-monnayeurs, Romans et Récits. Œuvres lyriques et dramatiques*, vol. II (désormais abrégé: RR2), Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 2009, p. 422. La remarque, par réfraction, s'applique évidemment aussi aux *Faux-monnayeurs* de Gide.

«Tu lis du Tocqueville, maintenant» – en formulant un jugement mitigé et désinvolte: «C'est un peu rasoir. Mais il y a des choses très bien»⁴. Or au premier chapitre, interpellé par un garçon qui lui demandait: «Ça t'amuse, les articles de Maurras?», il répondait déjà: «Ça m'emmerde; mais je trouve qu'il a raison»⁵. Le rapprochement de ces deux dialogues donne un indice sur les enjeux engagés par cette référence à Tocqueville, en même temps que sur son usage possible par le lecteur. Il s'agit bien pour Gide d'opposer deux visions de l'homme ou, plus exactement, deux visions de la société déterminant deux conceptions antagonistes de l'individu, mais à des fins critiques. Dans une certaine mesure, Tocqueville est bien l'allié de Gide contre Maurras (et du même coup, contre Barrès et Bourget, également cités dans le texte), mais plus encore il doit apparaître comme l'auxiliaire possible du lecteur, invité à effectuer, de Maurras à Tocqueville, un mouvement en quelque sorte pendulaire, ou dialectique, pour donner toute sa portée au discours social de Gide et, s'il le souhaite, en tirer ses propres conclusions.

* * *

De prime abord, les considérations développées par Tocqueville, notamment dans *De la démocratie en Amérique*, peuvent sembler assez éloignées des réflexions d'ordre social développées par Gide dans ses œuvres fictionnelles et dans ses études critiques, appelées à se compléter et à se répondre. La démocratie, pour Gide, n'est pas vraiment un sujet de préoccupation et si, dans un certain contexte, il a pu exprimer des réserves sur la démocratie parlementaire comme forme de gouvernement⁶, il ne peut être tenu, au moins sur un plan strictement politique, ni pour un adversaire ni pour un défenseur de ce régime. Reste que Tocqueville lui-même, qui définit la démocratie comme «une forme de société fondée sur – et régie par – le principe égalitaire [...] décrit donc moins le régime politique démocratique que la société démocratique»⁷. Or ce qui intéresse Gide, c'est moins la vie sociale elle-même que les conséquences de cette vie, ou de ses formes spécifiques, sur le développement de l'individu. Son discours social, de son article «À propos des

⁴ *Les Faux-monnayeurs*, RR2, p. 197.

⁵ *Ivi*, p. 177.

⁶ Sur ces questions, voir Alain Goulet, *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*, Paris, Lettres Modernes-Minard, 1986; Goulet rappelle notamment que Gide a pu un temps se prendre «à rêver aux conditions nécessaires à la restauration du "pouvoir royal"» (p. 161).

⁷ Voir Laurence Guellec, *Tocqueville. L'apprentissage de la démocratie*, Paris, Michalon, coll. «Le Bien commun», 1996, pp. 13-14.

Déracinés de Maurice Barrès⁸, jusqu'à la publication presque conjointe des *Faux-monnayeurs*, de *Si le grain ne meurt* et de la version finale de *Corydon*, c'est-à-dire de la toute fin du XIX^e siècle jusqu'au milieu des années 1920, s'est développé en trois temps, autour de trois questions apparemment distinctes, que les idées de Tocqueville peuvent toutes éclairer, de manière directe ou indirecte.

La première phase correspond à la critique par Gide de la doctrine exposée par Barrès dans *Les Déracinés*, en 1897, appelée à trouver un prolongement dans la «querelle du peuplier», qui met Gide aux prises avec Maurras, en 1902⁹. À ce moment, sa réflexion porte sur la notion de racines, ou d'enracinement, et, à travers elle, sur la question de l'individualisme. En dénonçant le déracinement qui affecte les individus contemporains, Barrès, comme Maurras, désigne l'individualisme comme un ferment de décomposition sociale et comme un facteur de décadence au plan politique. Face aux nationalistes, Gide se pose alors en champion de l'individualisme, en défenseur de la singularité individuelle et de l'autonomie. La deuxième phase correspond pour sa part à la querelle du classicisme qui, elle aussi, connaît deux temps forts: la publication par Gide, dans la *N.R.F.*, en juin, octobre et novembre 1909, des trois articles intitulés «Nationalisme et littérature»¹⁰, puis, au lendemain de la Grande Guerre, celle du «Billet à Angèle» d'avril 1921¹¹. À travers la question du classicisme est alors posée celle de l'identité nationale. Cette séquence oppose Gide aux mêmes adversaires idéologiques, les nationalistes, et si l'enjeu paraît s'être déplacé, l'individualisme, entendu par Gide comme l'expression de la singularité individuelle, en reste bien la question centrale. Quant au troisième moment, il correspond au combat mené par Gide pour réhabiliter l'homosexualité et défendre la place des homosexuels dans la société, qu'il choisit de mener en publiant, à peu de temps d'écart, des textes de nature différente, qui se révèlent pourtant complémentaires. Dans la deuxième partie de son autobiographie, Gide raconte ses premières expériences homosexuelles afin de poser, à partir de son histoire individuelle, la question du droit de chacun à «vivre selon [s]a nature»¹². *Corydon*, essai qui se présente sous la forme d'un dialogue de type socratique, avance par ailleurs

⁸ Article reproduit dans *Essais critiques* (désormais abrégé: EC), Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1999, pp. 4-8.

⁹ Voir «La querelle du peuplier. Réponse à M. Maurras», EC, pp. 121-126.

¹⁰ Voir EC, pp. 176-180, 192-195, 195-199.

¹¹ Voir EC, pp. 285-288.

¹² Voir *Si le grain ne meurt, Souvenirs et Voyages* (désormais abrégé: SV), Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 2001, p. 269: «Au nom de quel Dieu, de quel idéal me défendez-vous de vivre selon ma nature?».

une série d'arguments, empruntés à l'histoire mais aussi et surtout aux sciences naturelles, pour établir le caractère naturel de l'homosexualité et s'élever en faux contre l'idée du caractère essentiellement antisocial de l'homosexualité. Le roman *Les Faux-monnayeurs*, enfin, illustre, à travers l'histoire d'Édouard et d'Olivier, le rôle social positif du pédéraste, suivant l'exemple offert par la Grèce antique.

L'homosexualité de Gide constitue évidemment la clef qui permet de percevoir la cohérence de ce que l'on peut appeler son discours social: elle est le moteur qui anime l'écrivain en le poussant à engager un débat idéologique avec les nationalistes, même si, lors des deux premières phases, la querelle autour de l'enracinement et le débat autour du classicisme, il s'attache soigneusement à taire cet enjeu. Quand Gide attaque les idées de Barrès, en 1897, c'est parce que, de son propre aveu, «ces gens-là [le] suppriment»¹³: comme membre d'une minorité visible (les protestants) et, plus encore, comme membre d'une minorité invisible (les homosexuels), il se sent remis en question par une conception de l'individu qui lui semble nier le droit à être singulier, donc différent. Il en va de même lors de la querelle du classicisme et des controverses autour de «l'esprit français». De manière significative, Gide va se poser en défenseur de la singularité individuelle en prônant l'intégration¹⁴. De même, il place la question de l'intégration des corps étrangers dans l'organisme social au cœur de son combat d'idées en faveur des homosexuels, tout en s'attachant à faire reconnaître et accepter leur différence. En d'autres termes, le constat de sa singularité, lié à son orientation sexuelle, a conduit Gide à construire un discours social articulé autour de la question de l'individu, ou de l'individualisme, en posant du même coup celles de l'autonomie, de l'égalité et de l'intégration: voilà comment le discours de cet homosexuel moraliste entre en résonance avec les considérations de Tocqueville sur la société démocratique, ou sur l'*homo democraticus*, au point qu'il ait jugé utile, ou au moins intéressant, d'orienter son lecteur vers ce dernier, en le mentionnant dans ses *Faux-monnayeurs*, pièce centrale et pour ainsi dire conclusive d'une réflexion entamée en 1897.

Très tôt, Gide s'est insurgé contre la vision de l'individu défendue par Barrès, le chantre de la terre et des morts. Barrès et Maurras, en présentant l'individu contemporain comme déraciné, c'est-à-dire coupé des traditions et

¹³ Voir Gide à Eugène Rouart, [27] Novembre [18]97, *Correspondance I (1893-1901)*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2006, p. 425.

¹⁴ Voir «Billet à Angèle», EC, pp. 280-285; il conclut son article par cette recommandation: «Intégrons donc, ma chère Angèle. Intégrons. Tout ce que le classicisme se refuse d'intégrer, risque de se retourner contre lui».

des usages qui le rattachent à un ensemble, à une lignée et, finalement, à une terre ou à un pays, regrettent de fait la disparition de l'individu des sociétés aristocratiques; au demeurant, si Barrès prend acte de l'établissement de la démocratie, la politique naturelle prônée par le nationalisme intégral de Maurras implique en revanche la restauration de la monarchie. En refusant cette conception d'un individu qui serait nécessairement déterminé et lié à un ensemble, pour faire valoir le droit à la singularité, c'est-à-dire, dans son cas, à la différence (l'homosexualité, à son époque, ne pouvant être pensée que comme un écart par rapport à la norme), Gide se trouve amené à défendre et à illustrer une conception de l'individu qui rejoint celle des sociétés démocratiques, énoncée par Tocqueville. Attaché à évaluer l'«Influence de la démocratie sur les mœurs proprement dites» et, notamment, l'«Influence de la démocratie sur la famille», Tocqueville insiste notamment sur le rôle fondamental des pères «chez les peuples aristocratiques», dotés d'un «droit naturel» mais aussi d'un «droit politique à commander», en tant qu'«auteur» et «soutien de la famille», mais aussi «magistrat» de celle-ci¹⁵. Constatant que «le père [dans ces sociétés traditionnelles] est le lien naturel entre le passé et le présent, l'anneau où ces deux chaînes aboutissent et se rejoignent», Tocqueville précise: «dans les aristocraties, le père n'est donc pas seulement le chef politique de la famille; il y est l'organe de la tradition, l'interprète de la coutume, l'arbitre des mœurs»¹⁶. Critique envers l'institution de la famille – la célèbre formule, «familles, je vous hais!», quoique légèrement antérieure à l'article de Gide sur *Les Déracinés*, se trouve dans *Les Nourritures terrestres*, livre de 1897 –, parce que la tradition perpétue une norme qui tend à réprouver comme anormale l'orientation homosexuelle qui fonde sa singularité en le définissant, trouve un allié dans Tocqueville pour qui, dans la société démocratique, «les hommes» sont conduits à adopter «pour principe général qu'il est bon et légitime de juger toutes choses par soi-même en prenant les anciennes croyances comme renseignement et non comme règle»¹⁷. Ainsi amené à opposer aux nationalistes l'idéal de l'homme des sociétés démocratiques, Gide, qui mène son combat d'idées dans un contexte où l'homosexualité, considérée à la fois comme une maladie et comme une tare sociale¹⁸,

¹⁵ Voir Alexis de Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique II*, «Troisième Partie: Influence de la démocratie sur les mœurs proprement dites», «Chapitre VIII: Influence de la démocratie sur la famille», Paris, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1986, pp. 560.

¹⁶ *Ivi*, pp. 560-561.

¹⁷ *Ivi*, p. 561.

¹⁸ Voir sur ce point Sidonie Rivalin-Padiou, *André Gide: à corps défendu*, Paris, L'Harmattan, 2002, notamment le chapitre «Éthique bourgeoise, censure et répression», pp. 43-55.

peut conduire à une forme de marginalisation, est nécessairement sensible à l'autonomie que la démocratie confère à l'individu et, en particulier, à la tendance de la société démocratique à produire mécaniquement une acceptation de la différence, ou plutôt de «l'originalité», suivant le mot mis en avant dans l'article «À propos des *Déracinés* de Maurice Barrès».

Allié objectif de Gide dans son combat pour l'individualité, Tocqueville lui offre également des arguments propres à donner une caution à ses réflexions sur l'individualisme, notion qui fait l'objet d'un chapitre spécifique dans *De la Démocratie en Amérique*. Pour s'opposer à Barrès, en 1897, Gide est en effet amené à exposer un argumentaire aux tonalités darwinistes, en avançant que l'enracinement est adapté aux faibles, cependant que le déracinement est plutôt bénéfique pour les forts, dans la mesure où il les conduit à développer leur originalité. Cette apologie de «l'homme fort», qui s'appuie implicitement sur la notion darwinienne ou, plus exactement, dévoyée par les théoriciens du darwinisme social, de «lutte pour la vie», a paru trouver un prolongement dans la publication de *L'Immoraliste*, en 1902. Michel, l'immoraliste, qui prône une forme de nomadisme et de disponibilité opposée à l'enracinement barrésien, est en effet présenté comme un «fort» par Marceline, son épouse, sacrifiée par son mari et vouée à disparaître. Gide a beau déclarer n'avoir pas souhaité faire de son personnage un modèle, mais bien plutôt engager une discussion critique sur l'individualisme, le public et la critique retiennent la tonalité nietzschéenne du livre, perçu comme un plaidoyer en faveur de l'individualisme. L'enjeu pour Gide, en tant que défenseur de l'individualisme, face aux écrivains nationalistes comme Barrès et Maurras, ou traditionalistes comme Bourget, qui l'assimilent à la décadence, est donc de parvenir à en donner une vision plus positive et plus acceptable socialement. Différentes études critiques rendent compte de cette ligne de conduite, dans la lignée de son article sur Stirner¹⁹, qui lui permet de prendre ses distances avec un individualisme conçu comme une forme d'égoïsme féroce, dans le contexte général d'une lutte pour la vie. Dans *Les Faux-monnayeurs*, Gide accentue encore cette prise de distance avec la conception de l'individualisme qu'il avait défendue en 1897, fondée sur l'exaltation des qualités individuelles propres à l'homme fort: il s'attache notamment à démystifier cette notion d'homme fort, qui revient dans le texte à différents moments, tout en ayant soin d'associer les notions de lutte pour la vie ou de sélection naturelle à des personnages négatifs, comme Lady Griffith et, plus encore, Strouvillhou. La référence à Tocqueville permet alors de renvoyer le lecteur à une autre défi-

¹⁹ Voir «De Stirner et de l'individualisme», EC, pp. 70-73.

dition, plus nuancée et plus acceptable, de l'individualisme. Dans le chapitre consacré à «l'individualisme dans les pays démocratiques», Tocqueville établit en effet une distinction entre l'individualisme et «l'égoïsme», présenté comme «un vice aussi ancien que le monde»²⁰. Pour autant, Tocqueville perçoit bien que l'individualisme, «d'origine démocratique» et voué à se développer dans une société de ce type, peut détourner l'individu de l'intérêt collectif et aller à l'encontre de la socialisation. Gide qui, dans son roman, propose une réflexion ouverte sur la nécessité de trouver un équilibre entre le respect de la singularité individuelle et le droit de chacun à l'épanouissement individuel d'un côté, et, d'un autre côté, la nécessité pour la société de sauvegarder sa cohésion au risque de limiter cet épanouissement individuel potentiellement dangereux, invite donc son lecteur à superposer à son texte celui de Tocqueville, pour renforcer sa propre réflexion sur l'individualisme.

L'ambivalence propre de l'idée démocratique, amplement commentée par Tocqueville, rejoint par ailleurs l'ambivalence qui caractérise le discours gide en faveur des homosexuels: en ce sens, Tocqueville peut éclairer Gide, même s'il est impossible de démontrer qu'il l'ait directement inspiré. Comme le souligne bien Laurence Guellec, «l'idée démocratique» a selon Tocqueville une «valeur civilisatrice», dans la mesure où elle implique la «reconnaissance du droit naturel de chacun à l'expression politique et à l'égalité devant la loi»²¹. Du même coup, elle «implique l'uniformisation» et, partant, elle comporte le risque d'un «effacement de la variété», tout en mettant en danger «la culture dans ce qu'elle implique non plus cette fois d'exigence collective d'égalité dans l'accession de tous à l'éducation et aux lumières, mais d'irréductible affirmation de la différence»²². «Ce paradoxe», souligne Laurence Guellec, «les romantiques vont les premiers le remâcher avec amertume, en tâchant d'opposer à l'uniformité culturelle et au prêt-à-penser le culte du moi et de l'originalité»²³. Gide ne peut évidemment pas être insensible à ce risque, lui qui appartient à une lignée d'écrivains marquée par l'exigence d'originalité propre à la littérature de l'âge symboliste. Mais en tant qu'écrivain engagé dans la défense de l'homosexualité, dont le combat, comme il le ressent en s'opposant aux nationalistes, a partie liée avec le progrès de l'idée démocratique, il ne peut faire autrement que d'intégrer ce paradoxe. Dans son roman

²⁰ Voir Alexis de Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique II*, «Deuxième Partie: Influence de la démocratie sur les sentiments des Américains», «Chapitre II: De l'individualisme dans les pays démocratiques», Paris, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1986, p. 496.

²¹ Laurence Guellec, *op. cit.*, p. 53.

²² *Ibidem.*

²³ *Ibidem.*

comme dans *Corydon* ou dans ses essais critiques, Gide mène, au nom du principe démocratique de l'égalité, un combat visant à l'intégration des homosexuels, alors confinés dans les marges de la société. Il ne s'agit pas pour lui de nier en soi la différence, bien au contraire, mais d'en abolir les effets négatifs, en l'occurrence la discrimination engendrée par le rejet de cette différence. Aspirer à la fois à être semblable aux autres et cependant irréductiblement différent, reconnu et respecté comme tel: c'est la contradiction apparente qui marque le discours de Gide en faveur des homosexuels et, jusqu'à aujourd'hui, celui de tout discours en faveur d'une minorité. Mettre en branle un processus d'égalsation, même s'il vise non pas les individus eux-mêmes mais plutôt les droits reconnus à ceux-ci, comporte le risque de procéder à un nivellement, à l'effacement de la variété, à la négation de l'originalité: de ce point de vue, Tocqueville, même s'il ne se soucie pas de la condition des homosexuels dans la société démocratique, joue bien un rôle d'avertisseur pour Gide lui-même, ou pour son lecteur.

* * *

Si la pensée de Tocqueville éclaire ainsi toute la réflexion sociale autour de l'individualisme proposée par Gide dans le premier quart du XX^e siècle, la référence à *De la démocratie en Amérique* joue aussi un rôle particulier, que l'on peut qualifier de structurant, dans *Les Faux-monnayeurs*. En faisant allusion à Tocqueville, le romancier s'est cependant borné à placer dans son texte une clé dont le lecteur est invité à s'emparer: il revient à ce dernier d'en tirer parti et d'accomplir un travail d'interprétation, appelé explicitement de ses vœux par Gide dans le journal de l'œuvre²⁴. Cette clé se révèle opératoire à un double niveau. Au niveau macrostructural, elle contribue en effet à donner tout son sens à la mise en abyme opérée par Gide qui, par-delà la réflexion sur le genre romanesque qu'elle autorise, vise notamment à établir une équivalence symbolique entre le corps social et l'espace romanesque. Au niveau microstructural, elle doit également aider le lecteur à interpréter la trajectoire de certains personnages du roman, comme Bernard Profitendieu ou encore le romancier Édouard.

À l'image de Gide lui-même, ce dernier ne cesse de s'interroger sur le devenir de ses *Faux-monnayeurs*, ou sur leur croissance. La réflexion menée sur

²⁴ Dans son *Journal des Faux-monnayeurs*, Gide écrit: «Puis, mon livre achevé, je tire la barre, et laisse au lecteur le soin de l'opération; addition, soustraction, peu importe: j'estime que ce n'est pas à moi de la faire. Tant pis pour le lecteur paresseux: j'en veux d'autres» (RR2, p. 557).

le roman se structure autour d'un dilemme que vient illustrer et résumer l'apologue des bourgeons terminaux, raconté par Vincent Molinier: vaut-il mieux laisser tous les bourgeons d'une plante se développer, au risque de se retrouver en face d'une touffe à la prolifération anarchique et de laisser végéter un certain nombre de rameaux, ou, au contraire, convient-il d'élaguer la plante afin de favoriser la croissance des bourgeons les plus prometteurs? À partir d'une autre image, introduite dans le roman par l'histoire de Lady Griffith, le lecteur doit aussi se demander s'il n'est pas indispensable de couper les mains des naufragés qui tentent de monter dans un canot de sauvetage déjà plein, sauf à risquer de précipiter le naufrage du canot lui-même, avec tous ses occupants. Ces questions s'appliquent directement aux *Faux-monnayeurs* de Gide, comme à ceux d'Édouard: ce dernier, pour sa part, s'affirme convaincu qu'il est préférable de ne jamais clore son roman, qui «pourrait être continué». En d'autres termes, il s'agit pour le romancier de se réserver la possibilité d'intégrer sans cesse de nouveaux éléments narratifs ou de nouvelles histoires, sachant toutefois qu'un tel roman, conçu comme un *work in progress*, est exposé au risque de perdre toute cohérence, sinon tout intérêt. Plus précisément, la question posée par Gide est celle de l'intégration problématique d'éléments hétérogènes dans le roman, suivant notamment le modèle balzacien, évoqué dans le journal des *Faux-monnayeurs*²⁵. Dans ce contexte, l'espace romanesque constitue bien une métaphore de l'espace social: à travers la mise en abyme, Gide expose une problématique sociale, en lien avec son engagement en faveur des homosexuels, puisqu'il s'agit pour lui de faire réfléchir son lecteur à la possibilité d'intégrer des corps supposés étrangers dans l'organisme social. Quant à la référence à Tocqueville, elle donne au lecteur un indice supplémentaire pour l'aider à interpréter la mise en abyme orchestrée par Gide: l'espace romanesque des *Faux-monnayeurs*, en effet, doit être envisagé comme une représentation de la société démocratique, où chaque élément, chaque personnage, est censé avoir droit de cité, dans la mesure où il est réputé égal aux autres personnages. Comme de juste, dans ce roman conçu par Gide comme un moyen de poser des questions, auxquelles il refuse néanmoins d'apporter des réponses définitives, l'intégration des corps étrangers, des «éléments inassimilables»²⁶ – à commencer, évidemment, par les homosexuels – est présentée comme souhaitable et cepen-

²⁵ Voir le *Journal des Faux-monnayeurs*, RR2, p. 543: «Mais n'est-il pas remarquable que Balzac, s'il est peut-être le plus grand de nos romanciers, est sûrement celui qui mêla au roman et y annexa, y amalgama, le plus d'éléments hétérogènes, et proprement inassimilables par le roman [...]?».

²⁶ Voir *supra*, la note précédente.

dant potentiellement préjudiciable. C'est ainsi que dans le chapitre où «L'auteur juge ses personnages», le romancier doit pour sa part constater que sa volonté d'intégration n'est pas sans inconvénients, même s'il prône malgré tout le principe d'un égal droit des personnages à occuper l'espace romanesque, conformément à l'idéal démocratique: «Laura, Douviers, La Pérouse, Azaïs... que faire avec tous ces gens-là? Je ne les cherchais point; c'est en suivant Bernard et Olivier que je les ai trouvés sur ma route. Tant pis pour moi; désormais, je me dois à eux»²⁷.

Quant au lecteur, considérer les personnages des *Faux-monnayeurs* à la lumière des réflexions de Tocqueville peut lui permettre de mieux apprécier certaines de leurs caractéristiques ou de leurs actions. Même si le livre de Tocqueville donne lieu à un échange entre Bernard et Olivier auquel Lady Griffith ne prend pas part, il peut aider à cerner précisément la valeur représentative de ce personnage. Venue précisément d'Amérique, le pays de la démocratie, lady Griffith apparaît d'abord comme la figure par excellence de l'égoïste. Plus encore que l'égoïsme dont Tocqueville rappelle la définition, elle incarne néanmoins un individualisme négatif, forcené, parce qu'elle aborde explicitement l'existence dans la perspective darwiniste du *struggle for life*, avec laquelle Gide prend ses distances. En revanche, son comportement et sa personnalité illustrent précisément le risque d'effacement de la variété dans la société démocratique, souligné par Tocqueville. Le romancier note en effet à son sujet, dans le chapitre où «L'auteur juge ses personnages»: «De tels personnages sont taillés dans une étoffe sans épaisseur. L'Amérique en exporte beaucoup; mais n'est point seule à en produire»²⁸. Réduite à une idée, ou à un principe, celui du droit de chacun à persister dans l'existence, fût-ce au détriment d'autrui, elle n'est rien d'autre qu'un type, dépourvu de singularité individuelle: ce personnage sans consistance, que le romancier n'est pas loin de regretter d'avoir intégré dans son livre, pose aussi, du même coup, une autre question soulevée par Tocqueville, celle du devenir du roman et de l'art dans la société démocratique²⁹.

Édouard, qui, pour sa part, réfléchit bien au devenir du genre romanesque comme espace démocratique, en rêvant à un roman intégrateur, dont nul personnage, nulle intrigue, ne pourraient être exclus, représente bien le modèle

²⁷ *Les Faux-monnayeurs*, RR2, p. 339.

²⁸ *Ibidem*.

²⁹ Voir Alexis de Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique II*, «Première Partie: Influence de la démocratie sur le mouvement intellectuel aux États-Unis», «Chapitre XIII: Physionomie littéraire des mœurs démocratiques», Paris, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1986, pp. 464-468.

de l'*homo democraticus* décrit par Tocqueville. Il est celui qui aide Bernard à acquérir l'autonomie propre à l'individu des sociétés démocratiques, en lui révélant qu'il «est bon de suivre sa pente, à condition que ce soit en montant»³⁰. Il est aussi celui qui donne une illustration de l'individualisme secrété par la démocratie, défini par Tocqueville comme «un sentiment réfléchi et paisible qui dispose chaque citoyen à s'isoler de la masse de ses semblables et à se retirer à l'écart avec sa famille et ses amis; de telle sorte que, après s'être ainsi créé une petite société à son usage, il abandonne volontiers la grande société à elle-même»³¹. Édouard, en effet, qui a su s'intégrer à la société sans renoncer pour autant à sa singularité, vit dans un appartement à l'écart de Paris, où il peut accueillir le jeune Olivier afin de le préparer au mieux, avec l'approbation de sa mère, à devenir un adulte autonome, suivant l'idéal exposé dans *Corydon*, dont la réalisation devient possible dans une société démocratique où chacun apprend peu à peu à se débarrasser des préjugés hérités de l'ancien temps.

Bernard, l'adolescent qui, se découvrant bâtard, choisit de rompre avec sa famille, est cependant bien le personnage le plus directement informé par la référence à Tocqueville; c'est d'ailleurs lui qui découvre le livre de Tocqueville dans la chambre de son ami Olivier. En quittant sa famille afin de découvrir par lui-même qui il est vraiment, sans se soucier de ressembler à un père qui n'est même pas vraiment le sien, Bernard se comporte en *homo democraticus* qui adopte «pour principe général qu'il est bon et légitime de juger toutes choses par soi-même en prenant les anciennes croyances comme renseignement et non comme règle», en passant outre «la puissance d'opinion exercée par le père»³². L'histoire de son émancipation, qui passe par la révolte, suggère cependant qu'il appartient à une famille traditionnelle, plus proche de celle des sociétés aristocratiques que de celle des sociétés démocratiques. Dans ces dernières, note Tocqueville:

Au sortir du premier âge, l'homme se montre et commence à tracer lui-même son chemin. On aurait tort de croire que ceci arrive à la suite d'une lutte intestine, dans laquelle le fils aurait obtenu par une sorte de violence morale, la liberté que son père lui refusait. Les mêmes habitudes, les mêmes principes qui poussent l'un, à se saisir de l'indépendance, disposent l'autre à en considérer l'usage comme un droit incontestable.

³⁰ *Les Faux-monnayeurs*, RR2, p. 436.

³¹ Alexis de Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique II*, «Deuxième Partie: Influence de la démocratie sur les sentiments des Américains», «Chapitre II: De l'individualisme dans les pays démocratiques», Paris, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1986, p. 496.

³² Voir *supra*, et note 17.

[...] Le père a aperçu de loin les bornes où devait venir expirer son autorité; et quand le temps l'a approché de ces limites, il abdique sans peine. Le fils a prévu d'avance l'époque précise où sa propre volonté deviendrait sa règle; et il s'empare de la liberté sans précipitation et sans efforts, comme d'un bien qui lui est dû, et qu'on ne cherche point à lui ravir³³.

Bernard, au contraire, s'empare de sa liberté au terme d'une révolte violente qui le conduit à renier son père. Il est vrai que ce dernier, comme dans les sociétés aristocratiques décrites par Tocqueville, est tout à la fois un «maître» et un «magistrat». Un magistrat, c'est ce qu'il est non seulement au plan symbolique, mais encore littéralement, la référence à Tocqueville, dans *Les Faux-monnayeurs* pouvant précisément expliquer le choix d'avoir fait de M. Profitendieu, le père de Bernard, un juge. Ce dernier capitule cependant devant celui qui n'est pas son fils biologique mais qu'il aime autant et plus que ses autres enfants, comme Bernard devra l'avouer plus tard, au moment d'évoquer avec envie l'exemple de «certaines peuplades d'Océanie» où, au mépris de «la voix du sang», «c'est la coutume d'adopter les enfants d'autrui»³⁴. Mais cette société dans laquelle les affinités et l'affection remplacent un lien filial façonné par la propriété, n'est-ce pas tout simplement la société démocratique telle que la décrit Tocqueville? Bernard, capable de reconnaître que son père lui manifestait «une sorte de prédilection», se révélera capable, au terme de son parcours, de reprendre librement sa place parmi les siens. L'histoire de cet adolescent qui refuse d'abord la loi paternelle avant de redécouvrir ses sentiments pour son père, illustre donc littéralement la modification des rapports entre pères et fils dans la société démocratique: comme l'écrit Tocqueville, «le maître et le magistrat ont disparu; le père reste», dans la mesure où, «à mesure que les mœurs et les lois sont plus démocratiques, les rapports du père et du fils deviennent plus intimes et plus doux; la règle et l'autorité s'y rencontrent moins; la confiance et l'affection y sont souvent plus grandes, et [le] lien naturel se resserre, tandis que le lien social se détend»³⁵.

* * *

Parce qu'il a toujours affirmé la nécessité pour le véritable écrivain de pré-

³³ Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique II*, «Troisième Partie: Influence de la démocratie sur les mœurs proprement dites», «Chapitre VIII: Influence de la démocratie sur la famille», Paris, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1986, p. 559.

³⁴ *Les Faux-monnayeurs*, RR2, p. 323.

³⁵ *Ivi*, p. 561.

féraler le point de vue moral au point de vue social, condition indispensable pour préserver l'universalité et l'intemporalité de l'œuvre d'art, Gide s'est astreint à dissimuler la dimension politique de son œuvre fictionnelle, en l'inscrivant dans le filigrane de ses textes. Relire Gide à la lumière de Tocqueville, c'est donc d'abord se mettre en position de distinguer le discours social voire politique développé par l'écrivain jusque dans son œuvre proprement littéraire. Mais Tocqueville ne constitue pas seulement un révélateur du discours social gidien, offert par le romancier à son lecteur. *De la Démocratie en Amérique*, en particulier, jette un jour singulier sur l'ambiguïté d'un discours social et d'un parcours idéologique très largement commandé, au moins jusque dans les années 1930, par la question de la minorité homosexuelle. Même s'il s'est très vite opposé à Barrès, puis à Maurras, Gide n'en a pas moins subi fortement l'attraction du maurrassisme et de la pensée nationaliste³⁶. C'est en tant que membre d'une minorité que Gide s'est senti tenu de prendre ses distances avec une conception conservatrice de l'individu et de la société, vouée à maintenir indéfiniment les homosexuels aux marges de celle-ci. La référence à Tocqueville montre bien comment la logique de cette opposition et le souci de donner droit de cité à l'homosexualité l'ont finalement conduit à promouvoir une autre idée, démocratique, de l'individu et de la société, en promouvant des valeurs telles que l'égalité et l'intégration, et en prônant une position progressiste, bien que de manière nuancée et critique.

³⁶ Voir notamment Pierre Masson, «Gide au miroir de Barrès», in Olivier Dard et *alii* (dir.), *Maurice Barrès, la Lorraine, la France et l'étranger*, Berne, Peter Lang, 2011, pp. 42-57; et notre article, «Gide, un anti-Maurras?», in Olivier Dard et *alii* (éds.), *Le Maurrassisme et la culture (III)*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2010, pp. 99-109.